

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

PHILOSOPHUS

José-Maria de Heredia

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 112-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

José-Maria de Heredia

Permettra-t-on à un profane d'intervenir dans le débat qui s'est ouvert, ici même, sur la valeur littéraire de feu l'académicien J.-M. de Heredia ? L'impartialité me coûtera peu, étant étranger pour l'un et l'autre des deux antagonistes.

Assurément, l'article de M. Charles St-Maurice manque un brin de tenue et de pondération. Il est, à coup sûr, irrévérencieux vis-à-vis d'un *immortel* de si haute lignée. Le vaillant Rédacteur du *Nouvelliste*, en cette occurrence, oublia d'oublier son métier de journaliste. On croirait qu'avant d'écrire, il aiguisa son glaive pour une exécution, plutôt que de tailler sa plume pour un plaid critique.

Ces restrictions faites, comment ne pas pencher, de préférence, vers son sentiment, nonobstant la savante dissertation de son adversaire et les redoutables autorités qu'il nous apporte ?

M. Michelet s'indigne tout spécialement contre l'épithète d'« obscur, d'indéchiffrable » dont on a osé gratifier les *Trophées*. Et le voilà qui consacre trois laborieuses pages à déchiffrer un sonnet pour démontrer qu'il n'est pas indéchiffrable. Mais, Monsieur, vous prouvez expérimentalement la thèse adverse. En effet, si ce morceau est ainsi péniblement déchiffré par vous, docte et érudit personnage, il est donc indéchiffrable pour nous tous, modestes lecteurs et simples amateurs de beautés littéraires. Sans doute, le grand style doit être un style savant, mais savant par la finesse de l'art et non par une encombrante érudition. Celle-ci, quand elle perce trop dans un écrit, prose ou poésie, forme comme une brume épaisse qui le rend inintelligible au commun des lecteurs. Or, peut-on soutenir qu'une composition littéraire ne pèche point par défaut de clarté, si elle ne devient compréhensible qu'après un long et pénible commentaire ? Hélas ! quel triste sort serait le nôtre, gens de petite science, si les chefs-d'œuvre de notre littérature n'étaient abordables qu'aux esprits assez courageux ou assez riches en loisirs pour compulser les gros volumes poudreux de nos bibliothèques, et feuilleter les encyclopédies ? Non, une œuvre si difficilement comprise n'est point claire, et une œuvre dépourvue de clarté ne saurait être classique.

Comparez le sonnet en question, le plus achevé, nous

assure-t-on, de cet admirable stylite qu'est Heredia, comparez-le, dis-je, avec n'importe quelle page, soit de nos classiques proprement dits, soit de nos grands romantiques. Vous croirez voir l'ombre près de la lumière et le crépuscule auprès d'un éclatant midi. Prenez un écolier intelligent, faites-lui lire les strophes citées par M. Charles St-Maurice. Il écarquillera les yeux, il sourira malicieusement, et dira : « Qu'est-ce qu'il me raconte là ? je n'en saisis pas un traître mot. » Faites-lui lire, après cela, l'une des plus sublimes envolées de Bossuet ou Massillon, de Corneille ou Racine, de Lamartine ou V. Hugo : il se déclarera ravi. C'est qu'il en a pénétré substantiellement le sens, et goûté les souveraines beautés.

Aussi, Jos. de Maistre a fait quelque part cette judicieuse remarque que les plus brillantes pages de nos grands écrivains ne renferment pas un mot recherché, pas un mot qui ne soit d'un usage habituel. Voilà pourquoi ils sont *classiques* c'est à dire accessibles à tous. Voilà pourquoi ils sont *populaires*, c'est à dire modèles sûrs pour être placés entre les mains de la jeunesse studieuse, durant les classes.

Lacordaire dit à son tour, parlant de l'abbé Maury : « il manqua une gloire élevée parce qu'il n'avait qu'infiniment d'esprit, et que la gloire vient du cœur comme les grandes pensées. » Où sont les grandes pensées de M. de Heredia ? Qu'on nous les cite. Je vois bien son esprit, mais où est son cœur ? Il a, j'en conviens, « patiemment ciselé » ses vers, mais sur un métal froid. L'indifférentisme religieux avait glacé son âme et ses œuvres en portent le châtement. Il est un illustre exemple de ce que devient la fibre poétique quand elle n'est point animée par un sentiment divin, quand elle ne vibre pas au souffle de la foi.

Loin de moi, cependant, l'intention de dénier à cet auteur toute valeur littéraire, de le faire descendre au 15^{me} rang, de ne reconnaître ni la précision et l'harmonie de son vers, ni la richesse de son verbe. Toutefois, ce faible mérite

suffit-il à le placer|au rang d'honneur parmi nos grands classiques et nos grands poètes ?

On nous le vante comme un « admirable paysagiste », comme un « peintre » dont « les scènes qu'il met sous nos yeux sont vivantes. » Eh! bien, assidus contemplateurs de la nature, avez-vous jamais vu comment

« . . . le ciel rouge est terne »

ainsi qu'il le dépeint dans le sonnet que l'on veut nous faire admirer ? Pour ma part, j'ai toujours vu et toujours cru qu'un ciel rouge n'était point terne, et qu'un ciel terne n'était point rouge, mais brumeux et gris. L'« admirable paysagiste » a vu différemment. Nous devons l'en croire sur parole : *Magister dixit.*

On loue encore son exactitude historique. Comment oser le nier après le docte commentaire de M. Michelet ? On s'extasie, enfin, sur

Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule

Sans mentir, je pensais ici être arrêté par le Sphinx. J'invoquais l'assistance des dieux. Sur-le-champ, M. Michelet accourut à mon aide, me dessilla les yeux, me déchiffra l'indéchiffrable énigme. Eternelle reconnaissance au messager de l'Olympe, ou du Parnasse !

Ah ! jeunes abonnés des *Echos*, croyez-moi, si vous ambitionnez la gloire des Lettres, prenez soigneusement garde de mettre en oubli la malicieuse mais sage boutade du satyrique :

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi, qui peut t'empêcher
De te servir du silence ?

Les nombreuses et considérables autorités apportées en faveur de|J.-M. de Heredia ne m'émeuvent pas outre mesure. Faisons tout d'abord la part de ce qu'il y a d'officiel, de convenu, d'inévitable, dans les éloges académiques. Franchement, pouvait-on dire au palais Mazarin, à l'élu de l'académie : « Monsieur, notre choix est tombé sur vous en dépit de votre médiocrité ». Et pouvait-on tenir un semblable

langage sur sa tombe ? Mettons, ensuite, de côté M. Brunetière. Dans son *Manuel d'histoire de la littérature*, cet éminent critique n'y a pas su accorder même une humble place à nos grands écrivains à nous, les valeureux champions de la cause catholique au XIX^e siècle, hormis un mot dédaigneux et faux à l'adresse de Lacordaire et Berryer. Les admirations étaient donc bien contraintes de se reporter ailleurs. C'est, par conséquent, mon droit de récuser son témoignage.

Restent les *Etudes* des RR. PP. jésuites. Leur autorité mérite, à tous égards, notre respect. Néanmoins, dans le cas présent, l'on se demande si *Elles* n'ont pas craint de remonter le courant. Ne l'oublions pas, en fait de littérature, il y a des engouements, des vogues et des modes inexplicables, comme en fait de toilette et de cuisine. Tel auteur prôné et fêté par ses contemporains, s'est vu peu après enseveli dans l'oubli le plus profond. Quel poète, par exemple, fut plus admiré, plus lu que Delille, en son temps ? Qui le lit encore aujourd'hui ?

Quoi qu'il en soit, peu nous chaut, à nous, catholiques, le mérite de l'académicien de Heredia. Il n'est pas des nôtres. Nous avons mieux à faire qu'à rompre des lances pour sa gloire.

PHILOSOPHUS